

www.e-rara.ch

**Histoire de l'armée et de tous les régiments depuis les premiers temps
de la monarchie française jusqu'à nos jours**

Pascal, Adrien

Paris, 1847-1858

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 7097

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-28660>

Chapitre VI.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Condizioni d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



CHAPITRE VI.

SOMMAIRE. — Gouvernement du maréchal Vallée. — Réveil de la guerre sainte. — Inexécution du traité de la Tafna. — Négociations avec Abd-el-Kader. — Campagnes du prince royal. — Expédition des Portes de fer. — Combats divers. — Mazagran. — Insurrections dans la province de Constantine. — Expédition contre les Hadjoutes. — Brillante conduite des ducs d'Orléans et d'Aumale. — Expédition de Milianah. — Evénements du côté de Bône. — Gouvernement du général Bugeaud. — Premières opérations. — Destruction de Takdimt, de Boghar et de Thaza. — Occupation de Mascara. — Proclamation de la déchéance d'Abd-el-Kader. — Evénements de la province d'Oran. — Expéditions diverses. — Opération du côté de Tlemcen. — Succès du général de Lamoricière. — Le général Changarnier. — Le général Bedeau relève les ruines de Tlemcen. — Expéditions diverses. — Le duc d'Aumale à Boghar. — Le général Baraguay-d'Hilliers dans la province de Constantine. — Prise de la smala d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale. — Combats divers. — Gouvernement du maréchal Bugeaud. — Opérations contre les Kabyles. — Les Marocains. — L'amiral de Joinville devant Tanger. — Bombardement. — Bataille de l'Isly. — Prise de Mogador par le prince de Joinville. — Les grottes du Dahra. — Insurrection générale en Algérie. — Défaite de Djemma-Ghazouat. — Gouvernement par intérim du général de Lamoricière. — Sa générosité envers les vaincus. — Retour du maréchal Bugeaud. — Expédition chez les Kabyles de l'Est. — Les razzias. — Massacre des prisonniers de Sidi-Ibrahim. — Hostilités tunisiennes. — Coup d'œil sur la situation de l'Algérie avant la révolution de février 1848. — Dernières opérations. — Siège et prise de Zaatcha.

Le traité de la Tafna créait au gouvernement de l'Algérie des difficultés dont les résultats ne pouvaient se faire attendre. Abd-el-Kader, dont ce traité avait augmenté le prestige aux yeux des indigènes, profitait de ce redoublement d'influence pour faire croire aux populations insoumises que, las de notre conquête, inquiets sur la sûreté de l'armée, nous songions à abandonner l'Afrique. Dès lors, de toutes parts les Arabes agirent en conséquence de cette persuasion. Les Hadjoutes vinrent piller sur notre territoire; El-Hadji-Mustapha, frère d'Abd-el-Kader, alors Bey de Médéah, frappa un impôt sur Blidah, au mépris du traité; le Bey de Milianah, enfin, nous brava insolamment en engageant les tribus soumises à manquer à leurs conventions. Bref, notre domination était sur une foule de points inquiétée,

Au commencement de décembre (1837), Abd-el-Kader s'approcha inopinément de Hamza sur la limite de Constantine. Se voyant observé par un camp de 2,500 hommes expédiés sur le Hamis, il se dirigea vers Médéah et institua des Beys et des Kaïds sur divers points, conduite qui prouvait l'interprétation qu'il donnait à ce regrettable traité qu'il devait bientôt violer complètement. Ces inquiétantes apparitions sur la frontière du territoire déterminé, ses déprédations, ses razzias sur les points en contestations, tout annonçait que sous peu l'Emir jetterait hardiment le masque. De longues tentatives d'interprétation des articles les plus équivoques ou les plus obscurs du traité, des reconnaissances et des marches militaires, occupèrent une partie de la bonne saison, sans pouvoir conjurer la crise qui devait éclater plus tard. La campagne d'automne vit l'occupation définitive de Milah, et quelques bons travaux de colonisation, entre autres la route qui, tracée de Milah à Sétif par Djimmilah, facilitait le parcours de la féconde plaine de la Medjanah. L'hiver se passa en négociations avec l'Emir, lequel évitait encore de démasquer ses desseins, afin de gagner le temps nécessaire aux préparatifs de la lutte qu'il rêvait.

La nécessité de s'assurer une communication par terre entre les provinces d'Alger et de Constantine, détermina le maréchal Vallée à faire la reconnaissance du défilé du Biban. L'arrivée du duc d'Orléans fit hâter les préparatifs de cette expédition, dans laquelle le prince acceptait le commandement d'une division.

Ce fut le 25 octobre que les divisions commandées par le duc d'Orléans et par le général Galbois, quittèrent Djimmilah, se portant sur Aïn-Turk. Les imaginations étaient excitées par ce nom mystérieux de *Portes de fer*, dont le passage était le but de l'expédition. Après s'être reposée à Sidi-M'Barek, la division du duc d'Orléans arriva en vue du fort de la Medjanah, suivie de près par la division Galbois. Le maréchal ayant été informé qu'un lieutenant d'Ab-el-Kader, Omar, s'avancait vers le fameux défilé, il donna ordre à la cavalerie de la deuxième division de le rejoindre. Ce mouvement eut lieu sans amener de résultat, car, n'osant s'avancer dans les gorges du Biban, il s'était, à l'approche des nôtres, rejeté dans le désert.

D'un des sommets de Djebel-Darh-el-Hamar, on voyait s'échelonner les chaînes imposantes et les profondes vallées au sein encaissé desquelles était le passage des *Portes de fer*. Dans sa chevaleresque impatience, le prince royal forma une avant-garde du 2^e léger et de 150 spahis et chasseurs, renforcés de deux obusiers, et, laissant le reste de sa division sous le commandement du colonel Gueswiller, il prit les devants.

Les premières difficultés se présentèrent vers le Cheragrag, d'où il fallait joindre le lit de l'Oued-bou-Ketheun, passage à peine large de quelques pieds et suspendu sur de profonds ravins. Les fatigues de nos soldats furent extrêmes, car, déjà, ils avaient franchi plus de vingt lieues depuis le départ, et cela en deux marches. Mais on touchait au Biban. « Jamais, — dit l'érudite auteur de l'*Afrique française* déjà cité, — les Turcs n'avaient osé s'arrêter sur

ces points ; la voie romaine de Carthage à Césarée , qui laisse en dehors les *Portes de fer*, se perdait au loin vers la gauche , et toute trace de construction romaine avait disparu à peu de distance de Bordj-Medjanah. »

Nos soldats manquaient d'eau , et supportaient bravement cette grave privation. Quelques secours leur vinrent cependant du Beni-bou-Ketheun et des Beni-Abbès, dont les cheïks sont surnommés *gardiens des Portes de fer* ; ces alliés fournirent des guides.

Le 28, les deux divisions se séparèrent. La division Galbois devait aller occuper la province de Constantine et s'occuper de l'occupation définitive de Sétif. La division d'Orléans, forte d'environ 3,200 hommes , se remit en marche.

Bientôt nos soldats parvinrent à un complet rétrécissement de la vallée aboutissant à un étroit défilé encaissé dans d'immenses murailles de granit dont les sommets n'avaient pas moins de 8 à 900 pieds d'élévation. Engagés dans cette passe, nos soldats eurent bientôt à descendre presque à pic une déclivité qui les conduisit dans un site des plus sauvages, terminé par une sorte de brusque entonnoir où se trouvait une tranchée large d'environ 8 pieds, qui formait la première porte. La distance qui séparait ce premier passage de la seconde et de la troisième porte, était compliquée de tournants à peine suffisamment larges pour deux hommes de front ; l'ensemble du défilé était d'environ 300 pas jusqu'à la quatrième porte.

Nos soldats, le prince royal et le maréchal en tête, franchirent ce périlleux passage au son des tambours et des musiques, auxquels se mêlaient mille cris d'enthousiasme. Au sortir de ce sombre et âpre défilé, la division entra dans une verte vallée, l'avant-garde occupant rapidement les crêtes de sortie pour parer à toute surprise. Quelques coups de fusils, tirés par des maraudeurs, furent la seule protestation que les Arabes lancèrent contre le merveilleux passage de la colonne, qui pouvait être si impunément écrasée sous la mousqueterie, la mitraille ou la mine, au milieu de cette indescriptible et sauvage nature.

Les habitants stupéfaits des villages franchis vinrent faire leur soumission sur les pas de l'armée, qui ne s'arrêta que sur l'Oued-Hakal, ayant fait prisonniers quelques vedettes d'Abd-el-Kader.

Pour se rapprocher d'Alger et franchir la première chaîne de l'Atlas, la colonne devait risquer un engagement avec le khalifa Bem-Salem. Le maréchal chargea le duc d'Orléans de prendre les devants à la tête des compagnies d'élite de sa division. Les cavaliers de Bem-Salem ne tardèrent pas à apparaître, mais ils refusèrent le combat. Un engagement eut lieu plus loin, à Ousdja-Daly-Balta. Le prince s'élança en tête des siens, signalé au pointage des Arabes par son képi et sa selle rouge, ainsi que par la plaque de son ordre ; les balles sifflèrent autour de lui, au milieu d'un mouvement exécuté avec un élan qui ne tarda pas à mettre l'ennemi en fuite. L'armée arriva le soir sur l'Oued-Ben-Hini, à un jour de marche de Fondouk, où devait s'opérer la jonction avec la division Rulhières. Quelques escarmouches

nouvelles signalèrent le retour de la belle expédition des Portes de fer, et donnèrent au duc d'Orléans de nouvelles occasions de faire admirer sa bravoure, chargeant partout comme un simple brigadier et sans souci des marques distinctives qui appelaient sur sa personne l'attention des tirailleurs ennemis.

Le moment venu de quitter la division, le prince le fit par les paroles suivantes, adressées aux officiers de tous grades : « Messieurs, au moment d'une séparation que je vois arriver avec regret, je suis heureux de pouvoir vous remercier du concours que vous m'avez prêté et du dévouement que vous avez apporté à la belle entreprise que l'habileté consommée du chef illustre qui nous commande, nous a permis d'accomplir avec un si éclatant succès. L'honneur d'avoir marché à votre tête dans cette circonstance mémorable sera toujours un des plus beaux souvenirs de ma vie. Votre campagne est finie ; aujourd'hui, messieurs, ma tâche, à moi, va commencer : c'est de faire connaître les titres que vous acquérez chaque jour à la reconnaissance de la patrie et aux récompenses du roi, dans ce pays difficile, où tout s'use, excepté le cœur des hommes énergiques comme vous. En cessant d'être votre chef et le compagnon de vos travaux, je resterai l'ardent défenseur de vos droits : la cause est bonne, puissé-je la gagner ! Je dirai toutes les grandes choses que l'armée a faites en Afrique, toutes les épreuves qu'elle subit avec un dévouement d'autant plus admirable, qu'il est souvent ignoré, et quelquefois méconnu. Dans les pays que nous avons traversés ensemble, je ne me suis pas cru absent de la France, car la patrie est pour moi partout où il y a un camp français ; je ne me suis pas cru éloigné de ma famille, car j'en ai trouvé une au milieu de vous et parmi les soldats dont j'ai admiré la persévérance dans les fatigues, la résignation dans les souffrances, le courage dans le combat. La plupart d'entre vous ont déjà presque entièrement payé dans ce pays la dette que leur a imposée le service de la patrie ; et si de nouvelles circonstances me rappelaient en Afrique, je n'y trouverais que de nouveaux régiments auxquels vous avez montré l'exemple ; mais partout où le service de la France vous appellera, vous me verrez accourir au milieu de vous ; et là où sera votre drapeau, là sera toujours ma pensée. »

Nous nous sommes plu à transcrire ces touchantes et sympathiques paroles au souvenir du prince si éminemment français qui est si déplorablement mort loin du combat, et pour lequel il n'y a plus de flatteries !

Vers la fin du mois de janvier 1840, le maréchal Vallée arrêta ses projets pour la campagne imminente. Le plan consistait à employer l'année à la destruction des Hadjoutes, à l'occupation de Médéah et de Milianah, peut-être aussi à marcher sur Maskara ; les opérations sur Tlemcen devaient être ajournées au printemps suivant.

L'opinion du ministère était qu'il fallait faire à Abd-el-Kader une guerre patiente et opiniâtre, et qu'il était désormais impossible de conclure de traité avec lui. Il devait suffire de l'atteindre sur les divers points de ses établissements, saccager ceux-ci, et se retirer sans prétendre à une occupation par trop multipliée. Il suffisait que nos troupes et notre autorité occupassent les

centres militaires et commerciaux parallèlement au rivage; le reste se soumettrait peu à peu, moitié par les armes, moitié par calcul, en voyant les bienfaits d'une civilisation protectrice et féconde. Quant au traité de la Tafna, c'était une expérience: il fallait en récolter les fruits.

L'affaire de Mazagran, dont les détails ont acquis dans les journaux du temps une exagération toute dramatique, fut le réveil des hostilités dans la province d'Oran. Ce petit poste, qui dépendait de Mostaganem, fut attaqué par un des lieutenants d'Abd-el-Kader, Mustapha-Ben-Tami, à la tête de 10 à 12,000 hommes, dont plus de la moitié en cavalerie. Mazagran n'était défendu que par 123 hommes de la 10^e compagnie du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique, commandés par le capitaine Lelièvre, qui, en récompense de sa belle résistance, fut fait chef de bataillon. Pendant plusieurs jours, l'ennemi entourait cette petite place d'un feu très-vif, sans parvenir à s'en emparer. Les Arabes se retirèrent en laissant le sol couvert de leurs morts (1).

La prise de possession définitive de Médéah et de Milianah ayant été résolue, un corps de 9,000 hommes partit le 25 avril pour le camp de Blidah. On savait qu'ayant proclamé la guerre sainte, Abd-el-Kader était en marche à la tête de 10 à 12,000 hommes, pour nous fermer les routes de l'Atlas. Le prince royal revenu en Afrique commandait l'avant-garde avec la 1^{re} division, destinée à faire le premier feu contre les Hadjoutes, population la plus belliqueuse de la plaine. Le duc d'Aumale marchait également à la tête d'un escadron de chasseurs d'Afrique, faisant auprès de son frère sa première campagne. L'ennemi trouvé sur la rive gauche de l'Oued-Ger fut refoulé au premier choc. Le général Schramm, le général de Rumigny et le colonel de Lamoricière culbutèrent la cavalerie arabe, repoussèrent l'ennemi jusqu'au pied des hauteurs de l'Afroun, où le khalifa de Milianah avait placé son camp. Le lendemain, les Arabes avaient complètement disparu. Chargé de mouvements importants dans cette journée, comme dans celles qui suivirent et que signalèrent divers engagements périlleux, le duc d'Orléans fit admirer de toute l'armée son impétuosité et ses brillantes qualités militaires. Son jeune frère, le duc d'Aumale, chargea plusieurs fois l'ennemi avec une bravoure insouciant des périls.

L'affaire de Cherchell qui suivit, fut très-honorable pour le chef de bataillon Cavaignac, qui dirigeait les travaux des fortifications de ce point énergiquement défendu pendant six jours.

Peu de jours après, à l'affaire du Teniah de Mouzaya, où le prince royal commandait en personne, le général de Rumigny fut blessé, et le colonel Changarnier reçut sept balles dans ses vêtements. Le drapeau de la France flotta sur un nouveau point de l'Atlas. Ce fut à la suite de cette heureuse et brillante campagne que le duc d'Orléans quitta de nouveau l'Algérie.... qu'il ne devait plus revoir!

Cependant la province d'Oran était minée dans la fidélité de ses tribus par

(1) Voir au sujet de Mazagran, les curieuses notes de *l'Afrique Française* déjà citée (page 341).

les efforts souvent heureux de Bou-Hamedi, khalifa d'Abd-el-Kader. Pour compléter les opérations projetées, il restait, Médéah prise, à occuper aussi Milianah. L'Emir s'apprêtait à se défendre de ce côté, plaçant ses principaux lieutenants sur les points les plus favorables pour entraver nos opérations. Le gouverneur général réunit 10,000 hommes à Blidah, et le 5 juillet le corps expéditionnaire se mit en marche. On arriva le 8 en vue de Milianah qu'Abd-el-Kader incendiait en partie, en se retirant. La ville occupée fut trouvée déserte. On la mit en état de défense pour y placer une garnison de deux bataillons, et nos troupes commencèrent leur mouvement de retraite. Les Arabes, renforcés des Kabyles, parurent alors pour nous barrer le passage; il y eut divers engagements très-meurtriers, mais les pertes de l'ennemi furent décuplées des nôtres. On s'occupa sur-le-champ du ravitaillement de Médéah, qui se fit sans affaire sérieuse. Durant une expédition qui suivit, dans le but de compléter l'approvisionnement de Milianah, le général Changarnier eut personnellement affaire à Abd-el-Kader qu'il battit.

Les ardues chaleurs de la saison empêchant de poursuivre les opérations dans ces parages, le gouverneur général ramena les troupes dans la province d'Alger.

A cette époque, Cherchell, Médéah et Milianah étant occupés, le territoire des Hadjoutes balayé, et les tribus les plus indisciplinées de la montagne châtiées de leurs rébellions, il y avait lieu d'espérer que l'Emir ouvrirait les yeux sur des résultats matériels qui démontreraient si péremptoirement la puissance de nos armes. Tout semblait permettre de préparer à loisir la campagne d'automne, qui avait pour objet: 1° dans la province de Constantine, d'achever la soumission des tribus indécises et de compléter l'approvisionnement de toutes les places; 2° dans la province de Tittery, de ravitailler pour six mois Médéah et Milianah; d'opérer autour de Médéah pour amener la soumission du territoire dont cette ville est le centre; de détruire l'établissement d'Abd-el-Kader à Taza; 3° dans la province d'Alger, de couvrir le Sahel, de manœuvrer dans la Métidjah pour tenir les Arabes en respect, et maintenir les communications; 4° de transporter dans la province d'Oran le théâtre de la guerre, d'occuper Maskara, de détruire l'établissement de l'Emir à Takedim.

Les moins importantes de ces opérations commencèrent en octobre et s'accomplirent avec le succès constant de nos armes, et les profits d'importantes razzias sur les tribus insoumises ou hostiles, ou de perceptions fructueuses des impôts. Le 29 décembre 1840, le lieutenant-général Bugeaud fut appelé à succéder au maréchal Vallée dans le gouvernement général de l'Algérie. Il arriva à Alger le 22 février suivant. Ses instructions portaient sur l'emploi des moyens les plus actifs pour détruire la puissance de l'Emir. Dans ce but, l'effectif de l'armée africaine fut porté à 73,500 hommes, plus 13,500 chevaux. Tout fut donc sur-le-champ préparé pour la guerre à porter sur un nouveau théâtre. De son côté, Abd-el-Kader réparant les pertes que nous lui avions fait éprouver en 1840, se hâtait de se réorganiser, à l'aide des ressources

que lui fournissait abondamment la riche province d'Oran. La campagne nouvelle avait pour but principal de porter la guerre dans cette province, ainsi que dans celles d'Alger et de Tittery, de détruire les dépôts fortifiés de l'ennemi, d'occuper Maskara, et de poursuivre, enfin, dans toutes les directions les plus puissantes tribus, en les amenant à la soumission par la ruine de de leurs propriétés agricoles.

On sait que le général Bugeaud n'était point partisan de l'occupation complète de l'Algérie; toutefois les instructions ministérielles étaient précises, et il fit toutes ses dispositions pour s'y conformer. L'année s'ouvrit du reste sous d'heureux auspices. Plusieurs rencontres avec l'ennemi tournèrent à la gloire de nos armes, des tribus firent leur soumission; les approvisionnements de Mélianah et de Médéah s'opérèrent sans entraves, et en plusieurs circonstances Abd-el-Kader se retira devant nos colonnes expéditionnaires. Une des affaires les plus significatives eut lieu à l'ouest de Mélianah, contre 10 à 12,000 Arabes. Nos forces, commandées par le général Bugeaud, et composées de 8,000 hommes de toutes armes, comptaient dans leurs rangs les ducs de Nemours et d'Aumale, le premier commandant une notable portion du corps d'armée, le second ayant sous ses ordres deux bataillons. L'ennemi perdit cette fois 400 des siens.

Mais le gouverneur général, laissant au général Baraguay-d'Hilliers le commandement de la division destinée à agir dans le Bas-Chélif, se mit en route pour la province d'Oran, le territoire d'Alger restant confié au général de Bar.

De son côté, Abd-el-Kader, attentif à nos préparatifs et à nos mouvements, avait très-soigneusement ravitaillé et armé les forteresses de Thaza, de Tlemcen et de Takdimt, ne prévoyant guère qu'en peu de jours le fruit de tous ses soins serait anéanti par la bouillante valeur de nos soldats, si remarquablement commandés par cette brillante génération de jeunes officiers, auxquels la sanglante terre d'Afrique a valu des grades prématurés, comme aux temps des grandes luttes impériales.

Nulle affaire sérieuse ne signala cette première campagne du gouverneur général; partout l'Emir refusa le combat, et les ravitaillements des points cités s'opérèrent au prix de quelques escarmouches. Après les expéditions de Takdimt et de Maskara, le duc de Nemours s'embarqua à Mostaganem pour revenir en France, laissant à l'armée son jeune frère d'Aumale, lequel fit bientôt campagne avec le général Baraguay-d'Hilliers, chargé d'opérer sur le Bas-Chélif, au sud de la province de Tittery; cette expédition fit beaucoup de mal aux tribus, et surtout à Abd-el-Kader, en détruisant Boghar et Thaza.

Pendant ces courses fécondes, la province d'Alger jouissait, sous l'excellente administration du général de Bar, d'une tranquillité dont c'était presque le premier exemple. Dans la province de Constantine au contraire, l'influence de l'Emir semblait renaître. Etabli à Msilah, il prêchait partout la guerre sainte, et faisait désertir leurs résidences aux tribus d'abord soumises, qu'il effrayait. Décidé à faire cesser cet état de choses, le lieutenant-général Négrier, commandant supérieur de la province de Constantine, quitta sa résidence à la tête d'une

forte colonne, et se dirigea sur Msilah. Il contraignit les tribus à rentrer dans la soumission, et ne put rejoindre l'ennemi, qui, comme si souvent déjà, s'éloigna à l'approche des nôtres. Toutefois le mal fut en bonne partie paralysé.

Le général Bugeaud, après la prise de Maskara, voulut assurer les moyens de subsistance jusqu'à l'automne, à la garnison de cette ville. Le gouverneur général quitta de nouveau Mostaganem, le 7 juin, à la tête d'une colonne expéditionnaire, et parvint, avec son convoi, jusqu'à Maskara sans rencontre sérieuse. Le pays des Hachem, parcouru au sud et au sud-est, vit ses populations refoulées jusqu'au désert, et les moissons d'Eghris restèrent en notre pouvoir. La campagne de printemps fut terminée par cette excursion. Durant cette période, nos succès avaient été signalés. L'ennemi avait perdu un très-grand nombre des siens, nous avons fait des razzias productives en troupeaux et butin, et nous avons emmagasiné d'abondantes récoltes de céréales. Nous avons enfin porté notre drapeau dans des parages nouveaux; Takdimt, Boghar et Thaza, points dont Abd-el-Kader tirait un grand parti contre nous, avaient été détruits; nous avons enfin occupé et approvisionné Maskara. C'était là un ensemble d'opérations très-satisfaisantes dont l'effet moral ne fut pas au-dessous des avantages matériels, car, en apprenant ces succès, diverses tribus des plus fidèles à l'Emir, se détachèrent de lui, et une forte partie des Medjehers se montra disposée à changer de maître.

Le gouverneur général pensa devoir seconder ces dispositions, et, dans ce but, il retourna à Mostaganem, espérant pouvoir réunir tous les éléments de défection contre l'Emir qui étaient signalés dans la province d'Oran. En effet, les Flittah, les Bordjia, les Beni-Zéroual et les tribus du Dahara réclamaient déjà l'appui du Bey placé par nous dans le pays. D'autres soumissions se firent encore, et tout annonçait que la campagne d'automne qui allait s'ouvrir donnerait une impulsion plus forte encore à ces defections contre la puissance d'Abd-el-Kader.

Le général de Lamoricière, qui commandait alors la province d'Oran, avait rejoint à Mostaganem le général Bugeaud. Le 21 septembre, une colonne, sous les ordres de ce dernier, se dirigea vers le Chélif. Les tribus rebelles furent châtiées et pillées, tandis que le général de Lamoricière, à la tête d'une autre colonne, ravitaillait de nouveau Maskara, au prix d'une lutte énergique avec les troupes de l'Emir.

Guetna, berceau de la famille d'Abd-el-Kader, fut détruit et le fort de Saïda renversé. Déjà quelques tribus combattaient avec nos troupes. Le commandement de la province d'Oran fut provisoirement transféré à Maskara, afin de mieux recueillir le fruit de nos succès. En voyant nos colonnes s'avancer ainsi résolument jusque dans des parages nouveaux, les populations de l'Ouest comprirent que nous entreprenions très-sérieusement la ruine d'Abd-el-Kader. Ce fut cette attitude décidée qui nous ramena quelques-unes des tribus, qui, d'abord ralliées, avaient depuis cédé aux suggestions de l'Emir et étaient

retournées à lui, ainsi les Douairs, qui nous apportèrent 250 tentes, 250 cavaliers parfaitement équipés, et des troupeaux considérables.

Le général Baraguay-d'Hilliers n'obtenait pas de moins bons résultats dans la province de Tittery. Médéah et Milianah avaient pu être ravitaillés, à travers quelques combats complètement heureux pour nos armes, et diverses populations étaient venues faire leur soumission et donner des gages. Dans une expédition nécessitée vers la partie de la province d'Oran voisine de l'Isser, le colonel Tempoure reçut même des députations venues à son camp proclamer la déchéance de l'Emir, et sa mise au ban du droit commun : bref, la campagne d'automne s'ouvrait sur tous les points de la façon la plus favorable, et tout annonçait que la conquête allait faire un pas décisif.

Nous passerons sous silence diverses opérations secondaires dépendant toutes de l'état de choses que nous venons de faire entrevoir. Le gouverneur général, les généraux de Lamoricière et Baraguay-d'Hilliers furent heureux dans les excursions entreprises dans le but de nous soumettre les populations voisines des points où flottait déjà notre pavillon. Les seuls Kabyles prolongeaient obstinément la lutte et châtiaient les populations ralliées à notre domination, et qu'une protection suffisante ne mettait pas à l'abri de la vengeance de ces indomptables guerriers.

Ce fut au milieu de ses succès soutenus que l'armée reçut, comme un coup de foudre, la nouvelle de la déplorable mort du prince royal. Ce fut un deuil général, et comme un immense et irréparable revers pour l'armée....

De nouveaux et constants avantages signalèrent la fin de l'année 1842. Le général Changarnier se distingua extrêmement dans diverses opérations significatives, et obtint la soumission des tribus composant les Aghaliks, des Beni-Zoug-Zoug, des Ouled-Aïad, des Djendel. La prise de la smala du khalifat de Ben-Allal mit en notre possession un bétail immense. La province d'Oran jouissait d'un calme favorable à la colonisation, et dont le général Bedeau profita pour relever une partie des ruines de Tlemcen, fonder d'utiles établissements militaires, créer des routes et développer la culture. Le général de Lamoricière refoulait, de son côté, Abd-el-Kader jusqu'aux confins du désert. Traqué de tous côtés, l'Emir, au commencement de l'hiver, se vit contraint de se réfugier dans les montagnes de l'Ouarensenis, afin d'y recruter des troupes fraîches. Le gouverneur général ayant appris cette marche, partit avec trois colonnes commandées par le duc d'Aumale et les généraux Gentil et de Lamoricière. La présence de nos soldats dans ces régions nouvelles, et presque inaccessibles, fit avorter le plan de recrutement de l'Emir.

Il fut plus heureux avec les Kabyles. Chez eux il trouva des auxiliaires. C'était au commencement de janvier 1843. Le général Bugeaud partit rapidement, arriva au sein des tribus insurgées, et brûla leurs bourgades. Il poursuivit sa marche pour tenter de cerner Abd-el-Kader, réfugié dans les montagnes de Beni-Menasser, non loin de Cherchell. Notre poursuite fut entravée par des orages qui mirent à une rude épreuve la patience et la résignation du soldat. L'ennemi fut rejoint, mais il ne put tenir devant l'ardeur de notre

attaque, et, comme si souvent déjà, il s'enfuit à travers un pays que nos troupes foulaient pour la première fois. Le général Bugeaud courut le plus grand péril dans un des combats partiels de cette expédition. Tombé dans une embuscade, il reçut une grêle de balles, son cheval fut tué sous lui, et il n'échappa que par miracle à une mort imminente.

La colonne que commandait le duc d'Aumale s'empara, du côté de Boghar, du trésor de Ben-Allal-Oulid-Sidi-M'Barek. Mais le jeune prince devait se signaler par un fait d'armes plus éclatant. Ayant quitté Boghar le 10 mai, à la tête de 1,300 hommes des 33^e, 64^e de ligne et des zouaves, plus 600 cavaliers et les approvisionnements correspondants, le prince chercha à s'emparer de la smala d'Abd-el-Kader, qu'il savait être dans les environs de Goudjilah. L'important était de cacher la marche de sa colonne; secondé par des guides fidèles, il put s'avancer sans dangers, et, à la faveur d'une marche de nuit, cerner Goudjilah. Frappés de terreur, les habitants révélèrent que la smala était campée à quatorze ou quinze lieues dans le sud-ouest. Durant la nuit du 14 au 15, la colonne se remit en marche, et durant la route, le duc d'Aumale apprit que l'ennemi levant son camp la veille, l'avait transporté vers Taguin, afin de gagner le Djebel-Amour, montagne dont les moissons déjà mûries devaient offrir les ressources nécessaires aux populations que l'Emir traînait à sa suite. Ce que le prince apprit en même temps, c'est que ce brusque mouvement du Douar d'Abd-el-Kader avait été provoqué par l'approche du général de Lamoricière, par le sud-ouest. Mais l'Emir ne soupçonnait rien de la direction par laquelle s'avancait le prince, et toute sa sollicitude était portée du côté opposé, qu'il observait avec 250 chevaux.

Le duc d'Aumale jugea qu'il devait gagner au plus tôt Taguin, soit pour y atteindre la smala, soit pour la cerner; mais il y avait à franchir d'une seule étape environ vingt lieues d'un pays où l'eau manquait absolument, et il fallait pouvoir compter beaucoup sur l'énergie des troupes pour mener à fin cette marche pénible. Le prince ayant reconnu que son exemple donnait à ses soldats une énergie pleine de confiance, il n'hésita plus. Il divisa sa colonne en deux: la cavalerie, l'artillerie et les zouaves formèrent une des fractions; l'autre était composée de deux bataillons d'infanterie et de cinquante chevaux.

Des guides sûrs dirigèrent ces deux colonnes, qui prirent rendez-vous à Ras-el-Aïn-M'ta-Taguin. Le lendemain 16, le voisinage de la smala se trahit par la rencontre de quelques traîneurs. Vers onze heures, une reconnaissance ayant été dirigée en avant dans l'espoir de trouver de l'eau, les cavaliers revinrent au galop annoncer que la smala tout entière, c'est-à-dire formée de plus de 300 Douars, était campée aux sources mêmes du Taguin, dont notre colonne n'était pas à plus de 1,000 mètres.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Bien que nos forces ne fussent pas au complet, puisque l'infanterie ne pouvait rejoindre avant deux heures, le duc d'Aumale, qui ne voulait laisser ni aux femmes ni aux trésors le temps de s'enfuir, ni aux hommes de ces Douars le temps de se rallier, le prince, di-

sons-nous, se décida intrépidement à attaquer avec le peu de forces dont il disposait. Il déploya sa cavalerie, et la lança à la charge de front. A gauche les spahis attaquèrent le Douar de l'Emir, malgré l'infanterie de celui-ci, qui opposa une résistance désespérée. Par la gauche, enfin, les chasseurs culbutent toutes les tentes et arrêtent la tête des fuyards, malgré une vive défense des cavaliers d'Abd-el-Kader. Nous ne saurions rapporter, dans ce récit rapide, les nombreux traits d'audace, les faits d'armes brillants qui signalèrent ce combat devenu fameux, et qui dura plus d'une heure remplie de cent épisodes singuliers, terribles, audacieux. Il nous suffira de dire que le duc d'Aumale, à la tête de 500 cavaliers à peine, tua, culbuta, mit en fuite 5,000 Arabes armés, composant le Douar. Calme et intrépide, le jeune prince ne cessa pas un seul moment de se porter sur tous les points les plus engagés, les plus périlleux, sans pour cela que l'entraînement du combat lui fit oublier les nobles sentiments de la clémence et de la générosité. Il sauva bien des victimes, et Horace Vernet, dans son splendide tableau du Musée de Versailles, a, sans flatterie, choisi le moment où le prince protège les femmes de la smala, qui l'implorèrent à genoux pour les vaincus désarmés.

Après une marche de trente lieues en trente-six heures, l'infanterie arriva en bon ordre, n'ayant laissé en arrière ni un homme ni un mulet. La journée du lendemain se passa sur le champ de bataille à rassembler les troupeaux, réunir le butin et détruire tout ce qui ne pouvait être emporté. On se remit en route le 18, mais avec lenteur et difficulté, car 1,800 hommes devaient ramener ces immenses troupeaux, et escorter toute une population de prisonniers, sans pour cela se priver d'une force disponible en cas d'attaque. Quelles que fussent les difficultés de ce retour, le jeune duc d'Aumale l'opéra avec la prudence d'un vieux général, et il ramena sans encombre les 3,000 prisonniers, les tentes d'Abd-el-Kader, son trésor, ses drapeaux, ses papiers, en enfin tout un immense butin.

Ayant appris près de Chélif où il manœuvrait, le désastre de l'Emir, le général de Lamoricière porta sur-le-champ sa cavalerie à la poursuite des Arabes qu'il ne tarda pas à rejoindre. Quelques cavaliers qui formaient l'escorte d'Abd-el-Kader se dévouèrent à sa fuite. Le reste de la tribu ne chercha même pas à se défendre. Ce qui avait pu être sauvé de la smala tomba en notre pouvoir; quant à l'Emir, il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Vers la fin de l'année, les généraux Bedeau et Tempoure, ainsi que le colonel Tartas, officier plein d'élan, de sang-froid et de brillant courage, obtinrent de nouveaux succès vers la Tafna et le Chott, succès qui mirent Abd-el-Kader tout à fait hors d'état de rien entreprendre contre nos armes. Les campagnes de 1843 avaient ainsi ajouté des résultats précieux à ceux antérieurement réalisés.

La population européenne de notre territoire qui, à la fin de 1842, n'était que de 44,000 âmes, atteignait alors le chiffre de 65,000, grâce à la sécurité et à la protection qu'obtenaient déjà les grands intérêts de la colonisation.

Vingt-deux villages créés par notre armée se trouvaient en voie de prospérité ; dix-neuf routes étaient en cours d'exécution, et les Arabes commençaient à se presser dans nos marchés. Ajoutons aussi que les travaux du port d'Alger marchaient avec activité ; on s'occupait enfin de l'exploitation des mines et de celle des forêts. En résumé, nous jouissions à cette époque d'une sorte de trêve qui permettait, d'un bout à l'autre du territoire, d'appliquer l'armée aux féconds et paisibles travaux de la paix, comme une sorte de repos aux ardues fatigues de la guerre.

En ouvrant la session législative de 1842, Louis-Philippe avait adressé aux deux chambres réunies ces paroles relatives à l'Algérie : « J'ai pris des mesures pour qu'aucune complication extérieure ne vienne altérer la sûreté de nos possessions d'Afrique. Nos braves soldats poursuivent, sur cette terre *désormais et pour toujours française*, le cours de ces nobles travaux auxquels je suis heureux que mes fils aient l'honneur de s'associer. Notre persévérance achèvera l'œuvre du courage de notre armée, et la France portera dans l'Algérie sa civilisation à la suite de sa gloire. »

Le gouverneur général venait de publier une brochure dans laquelle, après avoir évalué à 75,000 hommes la force collective destinée à garder les points principaux de la conquête, il proposait d'élever l'effectif à 80,000 hommes « si l'on voulait faire les choses avec toute sécurité. » Puis, passant en revue les œuvres accomplies et les espérances de l'avenir, il montra la conquête de l'Algérie comme à peu près consommée, faisant remarquer que, depuis le Biban jusqu'au rivage de Kollo, ce pâtre de montagnes qu'il a plus tard appelé *Kabylie*, pouvait s'isoler de la conquête en le tenant en état de blocus par terre et par mer, blocus qui amènerait tôt ou tard les farouches habitants de ces montagnes à une capitulation quelconque. Il ajoutait que l'homme, n'étant nulle part indifférent au bien-être, lorsqu'il peut se le procurer, le commerce seul pourrait nous attacher les Arabes ; que nous n'avions pas assez songé à gouverner les indigènes, et que, pour protéger à la fois leurs intérêts et les nôtres, il faudrait plus de soins et de sollicitude qu'il n'en avait fallu pour les vaincre (1).

Mais la tranquillité de notre possession devait trouver, dans un Etat voisin de la conquête, un ennemi qu'on a, non sans de graves raisons, soupçonné d'obéir aux menées secrètes de l'Angleterre, notre constante ennemie, même durant la paix. La bataille d'Ouarez-Eddin, où se distinguèrent si particulièrement les généraux Korte et Gentil, les colonels Daumas et Pellissier et une foule d'autres excellents officiers de grades inférieurs, ne précéda que de peu les agressions marocaines. Après le désastre éprouvé par sa smala, Abd-el-Kader, fuyant devant le duc d'Aumale, son jeune vainqueur, s'était réfugié dans l'Etat de Maroc, cherchant habilement à mettre à profit les dissensions intestines qui ébranlaient le pouvoir du chérif Abd-el-Rahman. Placé au milieu des populations turbulentes de la province d'El-Riff, il réussit

(1) *De l'Algérie*, des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête.

à fanatiser ces riverains, et à obtenir du Chérif la dignité de khalifat pour ce territoire. Il paraît constant que le voyage à Tanger de l'amiral Wilson, alors gouverneur de Gibraltar, ne fut pas étranger à cette concession, et, par conséquent, aux événements qui en furent la conséquence.

Les faits multiples, qui ne tardèrent pas à mettre le Maroc en flagrant état d'hostilité contre nos armes, sont longuement exposés dans l'ouvrage indiqué comme complémentaire à celui-ci, relativement à l'Algérie. Il nous suffira de dire que l'insolence de nos voisins devint telle, par diverses violations de notre territoire, qu'il fallut nécessairement les tenir pour ennemis déclarés, et qu'en conséquence, une expédition en règle fut décidée par le gouvernement français contre le Maroc.

Le 23 juillet, le prince de Joinville se présenta devant Tanger pour prendre le consul de France et un certain nombre de nos nationaux. *Le Véloce* (vapeur) se rendit à Mogador pour le même objet. Un dernier ultimatum posé à Abd-el-Rhaman étant resté sans résultat satisfaisant, les opérations militaires furent décidées.

Notre escadre arriva devant Tanger le 5 août. *Le Suffren*, monté par le prince de Joinville, s'embossa à petite portée des murs de la place, ayant sur la même ligne les vaisseaux *le Jemmapes* et *le Triton*. La frégate *la Belle-Poule*, les bricks *le Cassard* et *l'Argus* avaient pour mission de battre les forts de la côte. Tous les navires à vapeur formaient une seconde ligne pour porter secours aux vaisseaux par leurs remorques. Le bombardement commença à neuf heures du matin. Les 180 bouches à feu, qui défendaient les remparts et les forts, furent réduites au silence en moins d'une heure. Le vaisseau monté par le prince de Joinville avait reçu 49 boulets en plein bois; il avait tiré contre la ville 1,650 coups de canon. « Une division espagnole, deux bâtiments de guerre anglais, et plusieurs navires sardes, suédois et américains, avaient été spectateurs de ce brillant fait d'armes. Les commandants de la marine étrangère vinrent féliciter le prince : les Anglais seuls ne prirent aucune part à ces démonstrations; dès le matin ils avaient laissé tomber leurs voiles en bannières, et hissé leur plus petit pavillon. » On sait à quelles ignobles attaques, contre notre glorieuse marine, se livrèrent, dans les journaux anglais, quelques officiers de ces navires.....

Tanger démantelé, le prince de Joinville mit à la voile pour aller foudroyer Mogador, sur la côte occidentale. Mais, dans l'intervalle, eut lieu la bataille d'Isly, un des plus brillants épisodes de notre conquête africaine.

Le bruit courait, parmi les Arabes de la province d'Oran, que l'armée marocaine devait prendre tous les points qu'occupaient nos troupes et nous chasser du pays. Il était urgent de discréditer, par un rapide coup de main, ces bruits propres à exciter la révolte. Le maréchal Bugeaud se fit rejoindre par le général Bedeau à la tête des trois bataillons et des six escadrons qu'il commandait. Le 12 août, leurs forces étaient réunies.

L'armée se mit en route pour l'Isly. Un premier passage eut lieu sans encombre. Au second, on trouva l'ennemi. Fiers du souvenir de la destruction

de l'armée de dom Sébastien de Portugal, les Marocains acceptèrent le combat. Le gué franchi, nos troupes se formèrent intrépidement sous le feu de l'ennemi. Nous étions massés en un grand losange formé de colonnes à demi distances par bataillon, prêtes à former le carré. Une réserve se tenait en dehors de cette figure, prête à s'y rattacher. L'artillerie était distribuée sur les quatre faces, vis-à-vis des intervalles des bataillons. L'ambulance et les bagages étaient au centre, ainsi que la cavalerie. L'ennemi se déploya en un immense croissant qui, en se fermant, nous enveloppa complètement.

Ce fut dans cette position critique que nos soldats réalisèrent un des plus brillants faits d'armes de l'histoire moderne, fait d'armes qui a consacré la conquête de l'Algérie. En aucune circonstance le génie militaire du maréchal Bugeaud ne s'était révélé d'une façon aussi supérieure, par le tact extrême, la vive appréciation des circonstances et la connaissance parfaite de l'ennemi à qui nous avons affaire.

Le lendemain même du jour où le maréchal battait avec tant d'éclat les Marocains, le prince de Joinville écrasait Mogador.

Arrivée le 11 devant ses remparts, l'escadre n'avait pu, en raison de la violence du vent, s'approcher suffisamment pour ouvrir son feu. Ce ne fut que le 15 que le prince put placer *le Triton* et *le Jemmapes* en face des batteries, se portant de sa personne, avec *le Suffren*, dans la passe du nord, poste le plus exposé.

Le combat maritime se termina par une descente fort périlleuse, que le prince commanda en personne, sans que ce fils de France daignât tirer l'épée contre de tels ennemis.

Cette triple victoire frappa de terreur le chériff Abd-el-Rhaman. Pourtant les sourdes menées de l'Angleterre nous empêchèrent, la diplomatie aidant, de tirer tout le parti voulu de nos avantages. L'art. 7 du traité qui fut conclu, et qui regardait spécialement Abd-el-Kader, en lui fermant tout refuge dans les Etats marocains, fut depuis sans cesse éludé.

L'affaire des grottes des Ouled-Riah, dans le Dahara, suivit de peu les faits que nous venons de mentionner. On sait qu'une quantité d'Arabes avec leur famille, traînant à leur suite leurs troupeaux, se laissèrent asphyxier dans ces cavernes profondes, avec un stoïcisme farouche. Il y eut près de 1,000 victimes. Le colonel Péliissier commandait cette triste expédition.

Cet événement contribua énergiquement à rallumer contre nous les passions hostiles des indigènes. Maintes révoltes éclatèrent, et donnèrent lieu à une foule de combats, de petites expéditions dont le général de Lamoricière, récemment nommé gouverneur général par intérim, prit énergiquement l'initiative. Ce fut alors qu'apparut, à la tête de l'ennemi, ce Bou-Maza, qu'on a vu ensuite, prisonnier sur parole, exciter la curiosité des Parisiens.

L'affaire de Djemma-Ghazouat fut une des plus remarquables conséquences du soulèvement général imprimé aux populations africaines par celle des grottes des Ouled-Riah. Le lieutenant-colonel de Montagnac, officier plein de cœur et d'audace, à la tête de 350 chasseurs d'Orléans, renforcés de quelques

cavaliers, et ayant sous ses ordres les commandants Froment-Coste et Courby de Cognord, livra le combat à un ennemi dix fois supérieur en nombre. Le brave Montagnac paya de sa vie le désir qu'il avait éprouvé de s'emparer du plus infatigable ennemi de la France. Mais Abd-el-Kader échappa. A la suite de cet héroïque combat, on vit 83 chasseurs d'Orléans se réfugier dans le marabout de Sidi-Brahim, sous le commandement du capitaine Géraux, et se défendre avec un sublime courage, contre des milliers d'Arabes enveloppant le petit fort. Abd-el-Kader lança toutes ses forces à l'assaut de ces basses murailles, sans réussir à les escalader, tant le feu de la défense avait d'ardeur et de justesse. Cette résistance sans seconde dura trois jours. Les vivres et les munitions épuisés, nos braves voulurent évacuer ce poste, où ils n'avaient plus qu'à mourir. Des milliers d'ennemis fondirent sur ces héroïques soldats, qui, faisant avec une incroyable furie une trouée à travers les assaillants, se firent jour au nombre de quatorze seulement.... Le reste paya de sa vie l'éclat de la plus sublime défense !

L'heureuse expédition du duc d'Aumale dans les monts Aurès, et la capitulation d'Abd-el-Kader entre les mains de l'un de nos plus illustres généraux africains, complètent les faits remarquables de cette guerre obstinée, que l'aveuglement des populations fanatisées nous a contraints de perpétuer à travers les efforts de la colonisation. L'Emir devenu notre hôte, la guerre n'est plus en Afrique qu'une question d'épisodes sans suite et sans liaison. En principe, la conquête est irréfragablement un fait résolu. Nos agrandissements pourront occasionner des combats nouveaux, quelques soulèvements inévitables pourront amener des collisions de tribus ; mais si quelqu'héritier de la puissance fascinante d'Abd-el-Kader ne se lève pas du désert, tout semble présager que l'Arabe, appréciant chaque jour davantage les bienfaits de la civilisation que laissent partout nos victoires, renoncera à ses mœurs sauvages, et à une indépendance qui n'est qu'un mot, puisque sa vie, ses biens, sa famille sont à la continuelle merci du chef devant lequel se courbe son fanatisme religieux.

Nous allons avoir à entreprendre un nouvel ordre de récits. Les événements imprévus qui ont si brusquement changé la forme du gouvernement de notre pays, ayant, pendant longtemps, détourné l'attention publique de cette terre africaine, qui a vu ses généraux les plus célèbres prendre une si éclatante part aux destins nouveaux du pays, nous clôrons cette rapide histoire de nos guerres algériennes par le récit du fait d'armes qui est venu brusquement reporter un moment, sur cette contrée à l'avenir immense, inconnu, une attention longtemps absorbée par les graves événements dont la mère patrie s'est vue le théâtre. L'intérêt qu'offre l'épisode sanglant de Zaatcha semble justifier la violation chronologique dont il devient ici l'objet, en le détachant, par avance, de la chaîne d'événements dont l'examen va devenir l'objet de notre plus scrupuleuse sollicitude. Ainsi cet ouvrage se verra à jour avec cette guerre d'Afrique qui, depuis vingt ans, donne en Europe, au nom français, un retentissement dont la civilisation fait son profit, comme notre armée en

fait sa gloire constante, à travers les générations qui jalonnent la grande vie des nations belliqueuses.

Des questions d'impôt, des haines de race à race, l'ambition des anciens agents dépossédés d'Abd-el-Kader, le fanatisme religieux, enfin, furent les causes générales de cette révolte poussée jusqu'à l'exaspération, et qui amena une résistance dont les guerres d'Afrique ne fournissent pas d'exemple.

L'abaissement systématique des grandes familles héréditaires, autrefois si puissantes dans la province de Constantine, l'absorption graduelle de l'autorité du Cheik-el-Arab, par le commandant supérieur de Biskra, des démembrements de territoires, toutes choses qui étaient indispensables pour la substitution de notre autorité à celle qui nous avait précédés, telles sont aussi les raisons qui ont peu à peu soulevé le pays, et amené la crise dont nous aurons à raconter le dénouement, par l'exposé des opérations de Zaatcha, exposé dont nous puiserons les éléments dans ceux des rapports officiels dont la formule nous a semblé la plus fidèle et la plus sincère.

L'influence de Bou-Zian, ancien cheik d'Abd-el-Kader, avait singulièrement grandi depuis que l'Emir avait quitté l'Afrique. Sous son inspiration, les marabouts cherchaient à rallumer la guerre sainte; les tribus du sud et de l'est de l'Algérie répondaient à ces provocations, et des contingents étaient mis à la disposition du cheik pour l'aider dans son œuvre de fanatisme. Zaatcha devait être le point où se dénouerait la crise.

L'oasis de Zaatcha présente l'aspect d'une haute futaie de nombreux palmiers, s'élevant, comme par enchantement, d'un sable aride. Le sol est coupé de canaux d'irrigations, de murs de jardins, de rues étroites. Des figuiers, des abricotiers peu élevés s'ajoutent à des plantes rampantes, pour arrêter la marche et former, de l'ensemble, un dédale inextricable. Chaque jardin à enlever à l'ennemi nécessitait une affaire. L'oasis de Bouchagroun, distant d'environ 3,000 mètres, est à l'ouest de Zaatcha; celle de Tolga est un peu plus éloignée; celle, enfin, de Farfar, touche Zaatcha, avec laquelle Lichana ne forme qu'une seule masse.

Zaatcha ressemblait à une petite place de guerre du moyen-âge. Des tours carrées s'élevaient de distance en distance, reliées entre elles par des maisons crénelées. Un chemin de ronde, abrité par un mur, bordait le fossé. Les défenseurs pouvaient, d'ailleurs, circuler facilement, à la partie supérieure, par les terrasses, et, à l'intérieur, par des communications ouvertes expressément de maison en maison. Ce système de défense n'avait pu être apprécié par personne, comme élément des plus insurmontables difficultés d'une attaque.

Le corps expéditionnaire, d'abord formé de 4,000 hommes, parvint le 7 octobre devant Zaatcha, sous le commandement du général Herbillon. Le général, à peine arrivé, fit lancer quelques obus dans la Zaouïa, mosquée et petit village qui servaient de limite à l'oasis vers le nord. Le colonel Carbuccia, du 2^e régiment de la légion étrangère, à la tête du détachement du génie, du 5^e bataillon de chasseurs, du 3^e bataillon d'Afrique et de la légion étrangère,

enleva rapidement le petit pâté de maisons et les premiers jardins. Une noble ardeur emporta quelques-uns de nos soldats à la suite des Arabes, et particulièrement ceux du 5^e bataillon de chasseurs, qui, entraînés jusqu'à portée de la place, y furent reçus par un feu meurtrier; il leur en coûta 17 tués et 43 blessés. Le colonel du génie Petit fit établir, dans un des jardins, une place d'armes où une batterie fut placée, malgré le feu de l'ennemi qui, pendant l'opération, nous tua 25 hommes et en blessa 74.

En voyant cette vive résistance, le général Herbillon se décida à occuper de vive force les ouvrages commencés en avant de Zaouïa. A dater de ce moment, il fallut renoncer à faire l'investissement de l'oasis, qui eût coûté trop de monde.

La batterie put enfin commencer son feu sur les édifices, qui portèrent bientôt la trace des boulets. Le chef de bataillon des tirailleurs Bourbaki, envoyé reconnaître le terrain qui séparait la place, fut reçu par un feu tellement vif, bien qu'invisible, qu'il dut se replier avec des pertes sensibles. L'ennemi, du reste, ménageait ses coups et ne tirait qu'à propos.

De nouveaux jardins furent envahis, et le génie et l'artillerie s'occupaient d'y placer de nouvelles batteries. Sapes à conduire sous un feu plongeant, communications, défilés à établir, sacs à terre à remplir, palmiers à abattre et à débiter pour pourvoir à l'insuffisance des sacs à terre, briques et pierres à apporter d'une distance de 600 mètres pour combler le fossé, tels furent les pénibles travaux auxquels s'appliquèrent nos soldats, avec un zèle et une ardeur admirables.

Le seul moyen qui s'offrit d'approcher de la place, consistait en la conquête successive des jardins, dont il fallait ensuite créneler les murs, réparer les brèches, en prenant soin d'abriter les factionnaires des feux de flanc et de revers. Chaque créneau devait être gardé avec la plus scrupuleuse attention. Jamais peut-être les Arabes n'avaient fait preuve de plus de méthode et d'habileté dans leur tir : tout homme qui se découvrait était touché. C'est ainsi que le colonel du génie Petit eut l'épaule fracassée, et le sous-lieutenant Séroka, qui lui donnait des indications sur la place, le cou traversé par les balles parties de points inconnus; le capitaine d'artillerie Besse, en rectifiant le tir d'une pièce, reçut une balle au front et tomba mort; une foule d'accidents pareils signalaient à toute heure les dispositions nécessitées par ce siège difficile, meurtrier. Les tranches des pièces de canon, criblées de balles, restent comme preuve de l'adresse des assiégés, et des dangers courus par nos artilleurs. C'était au moment où l'on démasquait la pièce pour tirer, qu'arrivaient les coups les mieux ajustés, et il en sortait instantanément par le trou même que venait de faire le boulet, comme pour protester du mépris de la mort dont étaient fanatisés ces héroïques ennemis.

Il fallut gagner de jardin en jardin les deux extrémités de la face de Zaatcha qui regarde la Zaouïa, bien que, sans cesse tracassés, attaqués de toutes les façons. Tantôt c'était une irruption sur nos travailleurs les plus avancés, tantôt c'étaient de grands feux allumés pour éclairer la tranchée et assurer ainsi

l'effet d'une vive fusillade, tantôt enfin, c'étaient des fanatiques qui venaient tomber au pied des retranchements, arrêtés par le sang-froid de nos vieilles troupes d'Afrique, et d'autres, plus audacieux encore, qui se faisaient tuer pour enlever les cadavres des leurs. Notre tête de sape, et surtout les gabions farcis, étaient l'objet d'un combat constant de jour et de nuit. Rien n'était remarquable comme ces sapeurs du génie, posant leurs sacs à terre, alignant leur sape, parant leur ouvrage à portée d'un ennemi qui les décimait. Et ce fut ainsi, à force de travail, de témérité, de patience et de pertes, que les deux batteries de brèche purent s'élever et ouvrir leur feu.

Un surcroît de force arriva au général Herbillon. C'étaient 1,500 hommes de toutes armes, commandés par le colonel Barral. La lenteur forcée de nos opérations étonnait les Arabes, mettait en émoi les tribus de la division, et bientôt des germes d'insurrection se manifestèrent dans toute la subdivision de Bathna. La garnison de Biskara fut menacée, et nos communications commençaient à être inquiétées. Hamed-Bel-Hadj, ancien kalifa d'Abd-el-Kader, marchait sur Sidi-Okba, pour enlever Ben-Chenouf, notre allié, près Biskara. Et presque aussitôt les habitants de Bouçada se révoltent et attaquent la faible garnison laissée dans cette ville; les nomades quittent le Tell pour se rendre dans le Sahara, c'est partout un mouvement insurrectionnel qu'il faut arrêter à tout prix!

Nos travaux devant Zaatcha reçoivent donc une impulsion nouvelle. Deux brèches sont ouvertes, le fossé est comblé devant celle de gauche; sur celle de droite, le génie établit un pont volant; les munitions sont presque épuisées: il n'y a pas un moment à perdre pour tenter une attaque de vive force.

Le général Herbillon envoie, le 20 octobre au matin, le commandant Bourbaki faire un investissement provisoire de la place, avec son bataillon et trois compagnies du 5^e chasseurs à pied. Deux colonnes d'attaque sont lancées; l'une, à la brèche de gauche, est dirigée par le colonel Carbuccia; une compagnie de voltigeurs du 2^e régiment de la légion étrangère (capitaine Padro) s'élance sur les décombres et ne trouve nulle issue. Elle est décimée à la sortie de la tranchée par des feux de flanc à bout portant. Elle se porte sur une tour à demi ruinée; la tour s'écroule, engloutit dix hommes, et découvre le reste à toute la vivacité de nouveaux feux. Sur 100 voltigeurs, 13 sont tués, 40, y compris le capitaine, sont blessés; aucun débouché ne se présente; les débris de la compagnie rentrent dans la tranchée.

Chargé de la colonne de droite, le colonel Dumontet fait démasquer la tête de sape; on roule avec peine une grande et lourde charrette destinée à servir de pont dans le fossé plein d'eau; la charrette tourne en descendant et devient impossible à utiliser. On avait préparé un autre tablier de pont avec des tonneaux vides; les hommes qui le portaient sont tués avant d'arriver. Les grenadiers du 43^e et la section du génie s'élancent dans l'eau jusqu'aux épaules, et franchissent péniblement l'escarpe: les uns s'attachent à percer le mur, les autres gravissent les pentes, cherchent à pénétrer, et sont reçus par des feux à bout portant qui parlent des décombres mêmes. Rien n'abrite

nos soldats des coups de l'ennemi ! Tout le bataillon s'avance successivement ; l'escarpe devient de plus en plus glissante ; les décombres inclinés sur lesquels on s'arrête finissant par être impraticables.....

Pendant plus de deux heures, le brave 43^e se tint attaché sur cette rampe, faisant pour pénétrer des efforts inouis. Il eut 17 tués et 80 blessés, presque tous mortellement. Il perdit son chef de bataillon, le commandant Guyot, 4 capitaines, 2 autres officiers.... rien ne le fit plier ! Reconnaisant l'inutilité de cet héroïque effort, le général Herbillon ordonna le retour dans la tranchée.

Le général se décide à rétablir ses troupes dans leurs lignes et à demander des munitions à Constantine. Il faut que Zaatcha soit prise !

On améliore les travaux de la tranchée, malgré l'infatigable feu de l'ennemi. On commence devant la brèche de gauche un passage de fossé blindé, qui est par deux fois incendié. Par ailleurs le général, dans le but de porter préjudice aux intérêts des habitants, fait abattre des palmiers, dont chacun rapporte environ six francs par an à son propriétaire. Chaque opération de cette nature devenait un combat. Il fallait protéger les travailleurs avec des compagnies. Mais le 25 octobre, les habitants firent contre cet abattage une sortie si vive, que les hommes occupés à la coupe des palmiers durent se retirer, et que le général fut contraint d'appeler des troupes du camp pour protéger cette retraite (1). L'opération reprise le lendemain fut menée à fin. Le colonel de Mirbeck fut envoyé à la tête de la plus grande partie de la cavalerie, pour assurer l'arrivée du convoi demandé. Les travaux continuèrent, sans cesse entravés par le tir ennemi. Le colonel Canrobert arriva avec un millier d'hommes ; le général Herbillon rappela le colonel avec ses cavaliers, et chargea le colonel Carbuccia d'assurer l'arrivée du convoi, avec la légion étrangère.

L'arrivée du commandant du génie Lebrettevillois, remplaçant du colonel Petit, donna une nouvelle impulsion aux travaux de sape. Nos troupes reçurent un renfort composé du 8^e bataillon de chasseurs, d'un bataillon du 8^e de ligne, d'un autre du 51^e, plus deux pièces de 12 et des munitions d'artillerie. Ainsi appuyé, le général Herbillon partit avec 2,000 hommes et la cavalerie, pour châtier les nomades réunis près de l'oasis de l'Ourlel, à cinq lieues du camp. Il les surprit à la pointe du jour, et en un instant la cavalerie, commandée par le colonel de Mirbeck, s'élança, traverse la rivière, et se précipite au milieu des tentes sur les cavaliers qui se replient sur-le-champ.

(1) A l'occasion de ce fait, M. Pierre Bonaparte, alors chef de bataillon dans la légion étrangère, et Représentant du peuple, a adressé aux journaux la réclamation suivante :

« Paris, 5 janvier 1850.

« Le rapport général du siège de Zaatcha a paru au *Moniteur*. M. le général Herbillon, en parlant de l'affaire du 25 octobre, dit : Les assiégés firent une sortie si vive, que nous laissâmes entre leurs mains une caisse et des outils, et que je dus faire venir des troupes du camp pour assurer la retraite.

« Je ne disconviens pas que ces troupes du camp ne soient arrivées fort à propos. Je ne parlerai pas de mes trois pauvres capitaines Jouchez, Butet et Nyko, blessés grièvement tous trois, ni de ce que j'ai pu faire moi-même ; mais un fait qu'il était bon de constater, c'est que l'ordre de battre en retraite, *donné par M. le général Herbillon*, m'a été transmis par mon colonel, et que jusqu'à l'arrivée de cet ordre, j'ai tenu la position *sans rompre d'une semelle* ; la colonne tout entière le sait. »

Les deux colonnes d'infanterie commandées par le colonel de Barral et Canrobert, s'élancent à leur tour à la baïonnette sur les douars et leurs défenseurs. En un instant nos soldats sont maîtres d'une ville de tentes et de tous les troupeaux : plus de 1,500 chameaux et des milliers de moutons, 150 cadavres ennemis restent sur le terrain, et nous n'avons à déplorer que 4 morts et 15 blessés. Peu de jours après, la plupart de ces nomades donnaient des ôtages et se soumettaient à merci.

Les habitants de Zaatcha n'avaient pas manqué de profiter de l'absence du brave général Herbillon pour attaquer nos retranchements. C'est aussi vers ce temps que les tribus révoltées se jetèrent sur les convois entre Batna et Biskara. Les escortes de la légion étrangère, des chasseurs et des spahis se distinguèrent extrêmement dans cette occasion. Le capitaine Bataille, de la légion étrangère, avec quelques centaines d'hommes pour escorter un convoi, sut résister à une vive attaque; le capitaine Souville de la même légion, réuni au précédent officier, ramena, le surlendemain, un convoi de blessés à Bathna, se frayant un périlleux passage à travers des milliers d'Arabes.

Mais toutes les forces de la colonne devaient se centraliser sur Zaatcha. Par malheur, le choléra, apporté par les troupes du colonel Canrobert, se déclare dans toutes les armes. Le général Herbillon donne une plus active impulsion à l'investissement de la place, qui, malheureusement, ne peut marcher qu'à la sape. Le développement de notre appareil d'attaque est si ample, que les sacs à terre sont épuisés, et qu'il faut les remplacer par des troncs de palmiers, ce qui augmente nos travaux.

Enfin, le 19, les deux nouvelles pièces de 12 sont mises en batterie, et leur feu est dirigé vers les maisons voisines d'une des portes de la place. En peu de temps on obtint une brèche. La sape s'étend à gauche pour établir une nouvelle batterie. L'artillerie a successivement détruit presque toutes les tours qui plongeaient sur nos ouvrages. Mais Zaatcha reçoit des renforts. Le 24, les assiégés profitent du moment où l'on relève la tranchée pour attaquer avec fureur notre extrême droite; ils ne rentrent qu'après un engagement très-vif.

Bien que l'investissement ne fût pas complètement terminé, le général Herbillon fit cependant prendre, dès le 25, toutes les dispositions nécessaires pour donner l'assaut le lendemain. Le 26, à sept heures et demie du matin, trois colonnes étaient formées dans les tranchées.

Brèche du centre. — Colonel Barral. — Un bataillon, le 8^e chasseurs à pied : commandant M. Bras-de-Fer; 38^e, un bataillon : commandant Manuel; zouaves, 100 hommes.

Artillerie, une section de montagne : M. Magallin, lieutenant.

Génie, 35 sapeurs : MM. Pister et Rivière, lieutenants.

Brèche de droite. — Colonel Canrobert. — 5^e bataillon de chasseurs à pied, 250 hommes : commandant M. Levassor; 16^e de ligne, 100 hommes d'élite.

Zouaves, deux bataillons : les commandants de Locencez et de Lavarande.

Artillerie, une section de montagne : M. Perrin, lieutenant.

Génie, 30 sapeurs : capitaine Schnaëgel, sergent-major Ribes.

Brèche de gauche. — Lieutenant-colonel de Lourmel du 8^e de ligne ; 8^e de ligne ; deux bataillons : commandant Carrieu ; 43^e de ligne, un bataillon commandant Plombin.

Artillerie, une section de montagne : M. Leroy, lieutenant.

Génie, 34 sapeurs : MM. Laberge, capitaine ; Samson, lieutenant.

Le commandant Bourbaki avec son bataillon ; un bataillon du 51^e, commandant Janin.

200 chasseurs à pied du 5^e bataillon investissent toute la partie de la ville qui n'est pas entourée par nos ouvrages et arrêtent toute communication.

Le colonel Dumontel du 43^e de ligne garde les tranchées. — Des ambulances volantes sont établies près des brèches.

L'artillerie nourrit un feu très-vif sur les brèches et sur la place ; à 8 heures, le mouvement du commandant Bourbaki était terminé.

Le signal est donné..., la charge sonne ! Les trois colonnes, précédées de leurs chefs, s'élancent avec enthousiasme ; à droite, le colonel Canrobert est fusillé des terrasses ; 4 officiers, 15 soldats de bonne volonté l'accompagnent en tête de colonne ; il n'en revient que 2 officiers et 2 soldats, et encore sont-ils blessés. rien n'arrête les zouaves, et bientôt le drapeau français flotte sur l'une des terrasses les plus élevées. Au centre, le colonel de Barral rencontre de tels obstacles, qu'il est obligé d'appuyer à droite, et bientôt il s'élanche dans l'une des rues et traverse la place. A gauche, le lieutenant-colonel de Lourmel franchit rapidement les premiers décombres, et, malgré la vivacité du feu, il se trouve à 4 mètres au-dessus du niveau d'une autre rue ; il s'y précipite, et bientôt donne la main aux autres colonnes.

La plupart des terrasses et des rues étaient occupées à huit heures et demie, mais pas un défenseur n'avait fui. Le feu se soutenait, partait des décombres, de partout. Il fallut faire le siège de chaque maison, la mine devint le seul moyen de réduire ces fanatiques.

Bou-Zian tint le dernier. Le 2^e bataillon de zouaves, commandant Lavarande, est sur sa trace. Il s'est retiré dans une maison solide remplie des fanatiques les plus exaltés. On a fait avancer une pièce de montagne pour la battre en brèche ; mais les servants sont percés de coups de feu. Deux sacs de poudre ne produisent aucun effet, ce n'est qu'au troisième qu'un pan de mur tombe. Nos soldats se précipitent.... Ils sont encore reçus à coups de fusil. Tous les défenseurs, y compris Bou-Zian et le marabout Si-Moussa, sont passés par les armes. Plus de 50 zouaves avaient été mis hors de combat sur ce seul point !

De son côté, le commandant Bourbaki a supporté une attaque très-vive des gens de Lichana, qui voulaient secourir Zaatcha. Ils furent rudement repoussés. La cavalerie et nos goums empêchèrent les gens de Tolga de s'approcher. Cette journée nous coûta 43 tués et 175 blessés. Le brave régiment des zouaves supporta les plus fortes pertes. On peut estimer à 800 le nombre des cadavres ennemis qu'on foulait aux pieds, sans compter ceux qui étaient ensevelis sous les décombres. C'étaient, pour la plupart, des hommes jeunes et ardents, accourus pour la guerre sainte.

Nos vieilles troupes d'Afrique, les 43^e, 5^e et 8^e bataillons des chasseurs, les 38^e, 51^e et 16^e tirailleurs indigènes, les 1^{er} et 3^e chasseurs d'Afrique, les 1^{er} et 3^e spahis, les zouaves, enfin, ont soutenu leur belle réputation. Les nouvelles troupes, le 8^e de ligne entre autres, ont rivalisé avec leurs émules. Il était impossible de déployer plus de bravoure. On ne saurait assez dire ce que valaient de pareils soldats, conduits par des chefs aussi intrépides.

Il a fallu, pour cette victoire, cinquante-un jours de tranchée ouverte, autant de nuits de veille que de nuits de repos, autant de combats à la tranchée que de journées de travail, quatre affaires sérieuses contre l'ennemi extérieur, deux affaires pour sauver nos convois; il a enfin fallu deux assauts meurtriers et le siège de chacune des maisons, et de chacun des étages de ces maisons. Rien n'a coûté à la valeur de nos troupes, rien ne les a arrêtées, ni la veille, ni les fatigues, ni le fléau du choléra. 1,000 sur un effectif qui a varié de 4 à 7,000 ont été frappés par le fer et le feu de l'ennemi. 20 officiers, près de 300 soldats, sont morts des suites de leurs blessures; 60 officiers et plus de 600 soldats porteront d'honorables cicatrices. En un mot, par ce siège mémorable, meurtrier, d'une résistance et d'une difficulté imprévues, l'armée d'Afrique a écrit, avec son généreux sang, une page de plus dans l'histoire militaire dont, à si juste droit, s'enorgueillit la France, et dont profitera la civilisation.

Nous croyons ne pouvoir mieux clore cette partie de nos récits, qu'en offrant ici un résumé statistique, dû aux plus récentes études de nos officiers d'état-major, et dans lequel on trouvera le point précis où en est actuellement arrivé le développement territorial de notre conquête; nous y joignons le dénombrement de la population qui couvre à cette heure le pays, sous la protection du drapeau français.

Le Tell (<i>Tellus</i>), la terre par excellence, la terre des grains.	14,090,000	hect.
Le Petit-Désert.	24,560,000	
Ce qui donne un total de.	38,650,000	hect.
Les territoires civils situés dans cette étendue forment ensemble :		
Préfecture d'Alger.	197,975	} 282,761
Préfecture d'Oran.	52,936	
Préfecture de Constantine.	51,880	
Sur cette superficie, dépassant en étendue les deux tiers de la France (dont la contenance est de 52,768,610 hectares), vivent :		
1 ^o Français de tout âge et de tout sexe.	54,125	
2 ^o Etrangers de toute nature.	55,141	
Chiffre total de la population européenne en 1849.	119,264	
L'on compte dans cette population :		
Hommes.	49,859	} 119,264
Femmes.	54,957	
Enfants.	54,488	
3 ^o Les indigènes maures et arabes, au nombre de 5,000,000.		

3^o Enfin les indigènes maures et arabes, au nombre de 3,000,000.

Enfin une armée de 60,000 hommes occupe encore ce riche territoire, que nous envie si haineusement l'Angleterre, et dont l'avenir; chaque jour moins incertain, semble immense!